

Histoire de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.

Par Yves Le Pestipon, président honoraire

L'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse est une création du Siècle des Lumières. Le 24 juin 1746, Louis XV signa les lettres patentes, préparées par le comte de Saint-Florentin, qui autorisaient l'activité à Toulouse d'une Académie Royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres. Son programme était de réunir de brillants esprits, savants en différents domaines, afin de favoriser la production et la diffusion de connaissances validées par l'esprit critique. Il n'est pas étonnant, de ce point de vue, qu'un exemplaire ancien de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, figure toujours en bonne place dans sa bibliothèque, ou que l'on aperçoive, dans son « Salon blanc » les bustes de Voltaire et de Picot de Lapeyrouse, ou que l'on rencontre dans ses archives les noms de Condillac, de Parmentier, de Cuvier, des manuscrits concernant l'astronomie, la médecine, l'archéologie, les études grecques et romaines...

Pierre (de) Fermat apparaît dans tous ses locaux et sur nombre de ses médailles. Il représente en effet son esprit, puisqu'il fut toulousain, mathématicien, juriste, et même poète. Plutôt bourgeois par sa famille et ses mœurs, membre pendant quelques années de la Chambre de l'Édit à Castres, il incarna un catholicisme capable de dialoguer avec les réformés. Il ne fut pourtant pas membre de l'Académie, puisqu'il mourut presque un siècle avant qu'elle ne fût constituée. Il ne fut pas non plus membre des groupes divers qui la précédèrent, dont le plus fameux - bien que sa réalité demeure difficile à cerner - est celui des Lanternistes, qui aurait eu pour devise, « *Lucerna in nocte* », devise qui reste celle de l'actuelle Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Beaucoup de légendes environnent cette origine. Il est peu probable, par exemple, que les Lanternistes, vers 1640, se rendirent systématiquement à leurs réunions, en s'éclairant d'une lanterne... Les légendes ont leur charme : l'actuelle l'Académie emploie une fausse lanterne en métal pour y déposer ses bulletins de vote, lorsque cela lui semble nécessaire.

La thèse et les travaux de Michel Taillefer permettent une connaissance historiquement fondée des tentatives qui précédèrent, pendant un siècle, la constitution de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. Avant les problématiques Lanternistes, dont le nom ne semble paraître pour la première fois que dans un écrit de 1693, existèrent des Conférences académiques qui réunirent de « beaux esprits » en différents lieux, de manière intermittente, entre 1640 et 1685. Ces Conférences ne publièrent rien. Parmi leurs membres les plus éminents, elles comptèrent le père Maignan, qui fut mathématicien et physicien, le médecin Bayle et les deux frères Pellisson. Ensuite, entre 1688 et 1699, exista une Société des Belles-Lettres, composée d'une quarantaine de membres, qui s'intéressait parfois aux sciences, et qui projeta la création d'une Académie. Ce projet, conduit par M.de Malapeire, se heurta au Collège du Gai Savoir, qui parvint à devenir en 1694 Académie des Jeux Floraux. Il y eut ainsi, selon Michel Taillefer, une « *petite guerre de pamphlets* » dont nous reste, datant de 1692, la *Réponse à des Mémoires qui ont paru contre l'établissement d'une Académie de Belles-Lettres dans la ville de Toulouse*.

Après trente années de relatif sommeil de l'activité académique toulousaine à vocation en partie scientifique, se constitua en 1729 une Société des Sciences qui reprit le projet d'une Académie de botanique, et qui se trouva un local, puis un autre, pour des réunions, des expériences, des

conférences. Le médecin Antoine Sage fut un des plus efficaces fondateurs de cette Société, où il s'agissait en particulier de cultiver la géométrie, la botanique, la chimie et l'anatomie. Des mémoires furent rédigés, et vers 1744, après quelques moments de crise, la Société des Sciences manifestait une vive activité. Son principal projet était de devenir Académie royale, donc d'obtenir des lettres patentes.

Outre l'hostilité traditionnelle des Jeux floraux, qui avaient l'appui du Parlement, et qui réunissaient une part significative de la noblesse et du clergé, ce projet se heurtait aux réserves de l'Académie de Montpellier, qui pouvait prétendre être la seule Académie légitime dans la province du Languedoc. De nombreuses démarches furent entreprises pendant les années 1730-1740 pour tenter d'avancer, grâce à l'appui des Capitouls, voire de la marquise de Pompadour. Ce n'est qu'au mois de janvier 1746 que le président d'Orbessan put annoncer qu'il croyait enfin avoir réussi. Des statuts furent élaborés et, le 10 juillet 1746, la Société des Sciences lut en séance les lettres patentes que Louis XV avait signées le 24 juin : « *La joie que cette lecture a causée a été des plus vives* ». L'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse était née. Elle pouvait jouer son rôle dans le mouvement académique européen et français, qui ne cessait de prendre de l'ampleur depuis la Renaissance, et qui connaissait alors une vigueur nouvelle.

Ses membres, savants en divers domaines, appartenaient majoritairement à la bourgeoisie locale. La jeune Académie s'efforça d'étendre le champ de ses relations à la France entière, voire à l'Europe. Il est significatif que le savant écossais, Adam Smith, alors qu'il commençait d'écrire *De la richesse des nations*, et qu'il séjournait à Toulouse en 1764, assista à certaines de ses séances. On peut lire dans ses *Mémoires*, dont quatre volumes furent imprimés en 1782 et 1790, mais aussi dans des registres manuscrits, et dans les correspondances, qu'elle étudiait l'archéologie, l'astronomie, les mathématiques, la médecine, les langues anciennes, les circulations des eaux, l'urbanisme, qu'il n'était en somme rien qui intéressât l'Humanité qui lui fût étranger. Si plusieurs de ses membres ont une notoriété certaine, comme le collectionneur Martin de Saint-Amand, le naturaliste Picot de Lapeyrouse, ou l'astronome Garipuy, aucun ne fut une figure illustre de la pensée européenne. Les concours qu'elle organisa n'eurent pas le retentissement de ceux de l'Académie de Dijon. Michel Taillefer juge que « *son rayonnement demeura médiocre et presque exclusivement local* ». Ce n'est pas rien : on lui doit la constitution à Toulouse d'un observatoire astronomique, d'un jardin des plantes, d'un important cabinet de médailles. Elle favorisa la pratique et la diffusion de l'esprit critique.

Au tout début de la Révolution, elle tenta de s'adapter. Elle s'essaya à célébrer les nouvelles autorités, et à mettre ses activités au service de la Monarchie constitutionnelle, puis de la République. Si elle était moins suspecte que les Jeux floraux d'enracinement dans l'absolutisme, elle ne sut pas convaincre la Convention, qui la supprima le 8 août 1793, avec toutes les autres Académies et Sociétés littéraires. Ses biens, ses collections furent dispersés ou récupérés par des musées. Plusieurs de ses membres furent incarcérés ou poursuivis. Certains jouèrent un rôle dans les nouvelles écoles que la République créa à Toulouse, puis dans le Lycée et l'Athénée, qui s'efforcèrent de proposer des enseignements, et Picot de Lapeyrouse fut maire de Toulouse entre 1800 et 1806.

Napoléon finit par se montrer favorable au retour des Académies en France. Celle de Toulouse - devenue impériale - fut rétablie en 1808, et y figurèrent beaucoup de ses anciens membres, qui avaient su survivre aux changements politiques.

Le XIX^e siècle fut heureux pour l'Académie, que les régimes successifs n'empêchèrent jamais de se maintenir. Elle traversa la chute de l'Empire, les diverses formes de restaurations monarchiques, la Seconde République, le Second Empire, et prospéra particulièrement pendant la Troisième République. Il reste de ce temps de nombreuses archives manuscrites, des mémoires imprimés, une part considérable de sa bibliothèque, et quelques éléments de ses collections qui furent, pour l'essentiel, réparties entre les musées de Toulouse. On constate en lisant ses archives qu'elle s'impliqua dans des projets urbanistiques, politiques, scientifiques de la ville. Elle recevait de nombreux messages de correspondants qui l'avertissaient de découvertes archéologiques, d'expériences nouvelles, de la chute d'une météorite à Orgueil (Tarn-et-Garonne), de la publication d'un ouvrage... Elle distribuait des prix. Elle prononçait des éloges, donnait des avis. Plusieurs de ses membres jouèrent des rôles notables dans l'astronomie, la chimie, les sciences naturelles locales et nationales. Elle accompagna, avec Émile Cartailhac, l'invention de l'archéologie préhistorique moderne. Elle communiqua avec des personnalités éminentes comme Cuvier ou Michelet. En un siècle où n'existaient pas encore le CNRS et les multiples instituts souvent universitaires de recherche, elle jouait un rôle central à Toulouse et dans sa région pour la validation, la création et l'encouragement des connaissances. On ne peut qu'espérer qu'une thèse comparable à celle que Michel Taillefer a consacrée à son inaugural demi-siècle, analyse un jour son rôle et ses fonctionnements pendant le long siècle qui a précédé la Première Guerre mondiale.

Le XX^e siècle permit surtout à l'Académie toulousaine d'obtenir des locaux dignes d'elle. Elle fut en effet quelque peu errante dès ses origines, et même victime, en 1875, des travaux de construction de la future rue Alsace, qui entraînaient la destruction du « petit Versailles », où elle résidait. Heureusement Ozenne vint, et, en 1895, légua l'hôtel d'Assézat à la municipalité, qu'il chargea de l'entretenir et d'y loger six Académies et Sociétés savantes, dont l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse. L'installation, en 1995, de la fondation Bemberg dans l'Hôtel d'Assézat conduisit, après négociations, à la construction d'un bâtiment nouveau, au réaménagement de certaines salles, ce qui permit à l'Académie de disposer de deux salons, de locaux pour sa bibliothèque, et de partager avec les autres compagnies l'usage de la salle Clémence Isaure, qu'elle contribue à embellir.

Le développement considérable de l'activité scientifique, grâce aux universités, aux industries, au CNRS, et à diverses institutions de recherche et de diffusion des savoirs, laissa un peu à la traîne l'Académie, qui rencontra quelques difficultés pour se trouver un autre rôle que celui de réunir des notables en fin de carrière. Ses membres ne représentaient désormais qu'une faible part des abondantes élites scientifiques et littéraires de la ville. Elle n'était plus le lieu de la recherche, ni celui de la validation des savoirs. Elle sut cependant se maintenir, préserver ses publications et ses séances régulières, poursuivre l'attribution de prix à de jeunes docteurs, réaménager ses locaux, sa bibliothèque, et, au XXI^e siècle, se créer un riche site internet, mettre, avec Gallica, ses archives et ses *Mémoires* à la disposition de la communauté des chercheurs. Surtout, elle retrouva une part de sa vocation originelle - la diffusion des savoirs - en multipliant, depuis une vingtaine d'années, les conférences publiques, les colloques, les rencontres avec des écrivains, des revues, et les collaborations avec des librairies, le Quai des savoirs, des musées, les universités toulousaines, les événements culturels, ainsi qu'avec d'autres académies. Ses nouveaux membres, qui sont de plus en plus souvent des femmes, peuvent être des spécialistes d'intelligence artificielle, de génétique, de cancérologie, d'avionique, de drones..., mais aussi de littératures anciennes, d'archéologie, de Proust, ou de musique... L'Académie tente, en ce monde parfois envahi par de nouveaux obscurantismes et souvent séduit par les « *fake news* », d'aider à résister en pratiquant sa vieille devise, « *lucerna in nocte* », voire en tentant de multiplier « *lucernae in noctibus* ».

Petite bibliographie :

Bernard Pellet-Desbarreaux, *Les Lanternistes, essai sur les réunions littéraires et scientifiques qui ont précédé, à Toulouse, l'établissement de l'Académie des Sciences*, Paris, J. Techener, 1858.

Eugène Lapière, *Histoire de l'Académie (1640-1793)*, Toulouse, Imprimerie Douladoure-Privat, 1908.

Baron Marie-Louis Desazars de Montgaillard, *Histoire de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse, Le Musée, Le Lycée, l'Athénée*, Toulouse Imprimerie Douladoure-Privat, 1908.

Damien Garrigues, *Toulouse intellectuelle au XIXe siècle, L'Académie des Sciences et Belles-Lettres*, (sans date, ni nom d'éditeur, n° 92723 dans la bibliothèque de l'Académie).

Weyne Edward Permenter, *The Academy of Science at Toulouse in the eighteenth century*, a dissertation presented to the faculty of the graduate school of the University of Texas, 1964.

Michel Taillefer, *Une académie interprète des Lumières, l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse au XVIIIe siècle*, éditions du CNRS, 1984.

Michel Taillefer, « Les conférences académiques de Toulouse au XVIIe siècle » in *Études sur la sociabilité à Toulouse et dans le Midi toulousain de l'Ancien Régime à la Révolution*, Presses universitaires du Mirail, 2014.